

Ciné-Bulles

Danse macabre / *Faust* d'Alexandre Sokourov, Russie, 2011, 141 min

Zoé Protat

Volume 30, numéro 4, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67505ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2012). Danse macabre / *Faust* d'Alexandre Sokourov, Russie, 2011, 141 min. *Ciné-Bulles*, 30, (4), 58-58.



Faust

d'Alexandre Sokourov

Danse macabre

ZOÉ PROTAT

Alexandre Sokourov aime les défis, autant formels que narratifs. Ultime volet d'une tétralogie sur les figures de pouvoir, son **Faust** suit Hitler (**Moloch**, 1999), Lénine (**Taurus**, 2001) et Hiro-Hito (**Le Soleil**, 2005). Après trois personnages historiques tous bien campés dans leur siècle, voici donc une interprétation très personnelle du mythe allemand de la Renaissance, fameusement repris par Goethe en 1808. Lion d'Or à la Mostra de Venise l'année dernière, ce **Faust** s'envisage, selon les propos mêmes de son réalisateur, comme un *prequel* : « l'origine du mal ». Mais toutes considérations philosophiques mises à part, Sokourov offre surtout un film touffu, étourdissant, d'une picturalité extrême.

Homme tourmenté, le docteur Faust se questionne continuellement sur l'âme. Existe-t-elle? Pourquoi? Comment? Son siège se situe-t-il dans l'esprit ou dans le cœur? De quoi a-t-elle besoin et jusqu'où peut-elle aller? À ces interrogations s'ajoute un manque criant d'argent, ce qui pousse Faust à s'acquiescer avec un monstrueux usurier qui ne le lâchera plus d'une semelle. Leurs pérégrinations, à mi-chemin entre la fantasmagorie mystique et le cauchemar, ne cesseront plus.

Faust signera même ce fameux pacte, stipulant la vente de son âme au diable.

Dès le premier plan, une vue cosmique d'un petit village de carte postale, le ton est donné : **Faust** sera un conte, aussi glauque que majestueux. Grand esthète, Sokourov réalise des films façon musée à ciel ouvert. Celui-ci est un tableau baroque, grotesque et cruel, où surgissent constamment des visions inquiétantes tirées de Bruegel l'Ancien ou de Jérôme Bosch. La comparaison avec les maîtres de la peinture flamande s'impose : tout comme leurs œuvres, le film de Sokourov est extrêmement chargé visuellement, foisonnant de détails, d'une polysémie essoufflante. Au cœur de ce vertige, certains instants figent une sidérante beauté. Dans la longue séquence du lavoir baignée d'une lumière irréaliste, le docteur croquera pour la première fois Margarete, la figure de l'amour. La poursuite finale sur une montagne délabrée balayée par le vent est également splendide. À l'autre extrême, les images savent aussi se montrer très crues : Faust est après tout médecin et ses dissections sont tout sauf aseptisées. Et, partout, on retrouve cette fascination pour les fondements du corps humain : le sexe, la nourriture, la pourriture, la mort.

Au centre de cet univers fantasmagorique certes riche, mais aussi un peu confus, s'il-

lustre le couple maudit Faust/Méphistophélès. Si le premier est « un homme bon, si troublé soit-il », le second est une bête difforme dont l'anatomie est tordue par l'anamorphose. Le corps nu de l'acteur est alors couvert d'étranges prothèses qui tiennent davantage du théâtre de Grand-Guignol que du cinéma. Le parcours initiatique de ces deux compagnons d'infortune est pavé de rencontres, non pas avec de réels personnages, mais avec des figures, des allégories. Tous ces mystères n'empêchent personne de parler : le dialogue, d'un niveau extrêmement soutenu, est un feu roulant qui ne se tarit jamais. Le jeu d'acteur s'en trouve fortement théâtral, voire carrément exalté par rapport aux standards habituels du cinéma. Tout réalisme étant évacué d'emblée, il faut accepter les codes de cet univers et y foncer tête baissée, sinon les deux heures que dure ce film risquent d'être lourdes.

Malgré ses questionnements sur l'humain et sa conscience, Faust n'est finalement qu'un homme ordinaire, gouverné par ses pulsions. Luxure, concupiscence, cupidité, envie... « les âmes ne pèsent pas plus lourd qu'une pièce de monnaie ». Sokourov précipite son personnage dans un épuisant marathon : à la fois pour l'œil, captivé par des plans labyrinthiques et surchargés, et pour l'oreille, agacée par une logorrhée verbale souvent épineuse. Reste cette atmosphère de décadence artistique, aussi oppressante que fascinante. ▀



Russie / 2011 / 141 min

RÉAL. Alexandre Sokourov **SCÉN.** Yuri Arabov, Alexandre Sokourov et Marina Koreneva **IMAGE** Bruno Delbonnel **SON** Makar Akhpashev et Andrey Fonin **MUS. ET PROD.** Andrey Sigle **MONT.** Jörg Hauschild **INT.** Johannes Zeiler, Anton Adasinsky, Isolda Dychauk, Georg Friedrich **DIST.** FunFilm